La lecture commence.
Je m’amuse d’abord de ce ton enjoué qui arpente mes phrases. De tel accent un peu trop haut, de loin en loin, un peu trop bas. De toutes ces exubérances soudaines de la voix qui ôtent l’inflexion même de ma pensée. Puis elle me rappelle ces jeunes sopranes, italiennes, espagnoles, qui s’essaient aux Ariettes oubliées: à cheval sur mes mots tant que le chant y est (du moins entendue).
Tant qu’une parole gauchement prononcée émerge de ce texte bourbeux, résonne.
Mais elle n’y doit pas jaillir. Mais, cette parole est mienne.
Elle s’en est saisie, en l’espace d’un instant, caprice d’une vieille prof, pour conter à tous, « amis » - camarades de classe – le début d’une histoire, la mienne.
Et m’y voilà tout autre. Une ombre à la surface, le fruit d’un hasard suspendu à ses lèvres.
Dans la salle pas un seul ne rit, pas un seul n’entend. Juste ce silence, appuyé par la dérive du syntagme. Rien qu’une évidence : mes mots ne sont pas moi.
Ils sont sur l’autre rive, une rive autre et immobile, où la parole se fige dans l’onde qui l’a pensée, où toutes les désinences du dire se greffent sur les ramures du réel.
Et sur cette rive il y a mon corps. (Enfin…)
Je l’imagine tout criblé de gouffres en sueur, plein de labyrinthes, de labyrinthes en flèches, de combles, de combles et d’échos, de la rumeur d’une fuite étouffée aussitôt – plein de braises creusées à la pointe du mot – un bétail insensible où la voix s’extravase tant que de lui se tire l’esprit qui le dicta.